

GALAXIES

Nouvelle série - N°55

Galaxies

SCIENCE - FICTION

A close-up portrait of a woman's face, looking slightly down and to the left. She has a nose ring. Overlaid on her forehead is a futuristic, dark visor with a glowing orange light. To the right of her face is a white wireframe structure that resembles a satellite dish or a complex geometric shape. The background is a dark, textured orange-brown color with a subtle pattern of small white dots, suggesting a starry sky or a digital space.

*Supplément
numérique*

Supplément numérique

Les éditions numériques de la revue Galaxies contiennent des bonus, par rapport à l'édition « papier » classique. Il s'agit ici de deux nouvelles qui avaient été à juste titre distinguées par le jury du Prix le Bussy 2018, précédées d'un texte inédit d'Alain Dartevelle, lu pendant l'hommage qui lui a été rendu lors de la Convention européenne d'Amiens 2018.

Page II **Trois Règlements de Contes**

Alain Dartevelle

Page VIII **Watch-Make-Hurt**

Guillaume Laffineur

Page XXIII **Bébé**

Rachid Ouadah

Trois Réglements de Contes

Alain Dartevelle

Vous le savez, Alain Dartevelle, qui était, dans l'équipe Galaxies, celui qui chroniquait à merveille les bandes dessinées, et dans la vie un homme délicieux, un écrivain de talent, un ami, nous a quittés à la fin de l'automne dernier, début décembre 2017. Nous lui avons rendu hommage deux fois déjà, car il le mérite, dans les pages de Galaxies. Plusieurs d'entre nous se sont réunis dans une des salles de la Convention européenne d'Amiens, en juillet, pour lire ensemble deux de ses textes : « Seul ce Soir », publié dans le N°54 de Galaxies, et celui-ci, qui était lui-même une forme d'hommage à Jacques Sternberg, et qu'il avait d'abord confié à Noé Gaillard, qui nous l'a à son tour transmis. Lisez-le sans tristesse, mais avec joie et truculence, et, comme il est de mise en Belgique, en envoyant une œillade ironique à Commère la Mort, qui ne fait pas taire les écrivains.

En hommage ludique à Jacques Sternberg,
avec le regard ironique et la franche férocité
dont il faisait son miel aux dépens de tout le
monde, à commencer par lui ! .
A.D.

Le conte est bon

Du temps où il était la coqueluche du Tout-Paris, Jacques S. put sans conteste doublement se targuer de sa condition d'écrivain de renom et de sa capacité, à l'orée de la soixantaine, de préserver sa réputation d'homme à femmes, jeunes femmes en l'occurrence.

De réunions huppées en raouts littéraires, on l'a vu longtemps encore parader en compagnie de ravissantes lolitas, dont on ne savait au juste si elles étaient séduites par la célébrité ou par les prouesses d'amant de ce vieux beau.

III

Mais puisqu'il est écrit que chaque histoire va vers son terme et que, le temps faisant son œuvre, tout finit par lasser, il est advenu que les ventes des romans de Jacques S. ont progressivement décliné : les critiques et le lectorat ne s'y reconnaissant plus trop alors même que notre homme accusait le coup, ses traits trahissant la fatigue et les doutes de qui, après une vie en pleine lumière, se voit largué par les succès, qu'ils soient de librairie ou d'alcôve.

Ainsi, de son vivant déjà, l'écrivain se vit reléguer en un purgatoire qui paraissait fait pour durer. Ce qui le contraignit à modifier radicalement ses habitudes : à courir les éditeurs comme en ses beaux débuts, tout en collectionnant les lettres de refus, et à chercher ailleurs que dans le libertinage haut de gamme la satisfaction de pulsions sexuelles aussi impérieuses que le désir d'écrire.

Dès lors, prenant comme alibi l'exemple encore fameux, alors, d'un certain Simenon, notre féru de lettres autant que de chair fraîche se résolut à fréquenter assidument les rues dites chaudes, où les filles en vitrine, sympathisant d'emblée pour ce drôle de bonhomme, lui donnèrent bien vite du Monsieur Jacky. Tandis que lui, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, se consolait en se disant qu'au moins, cette façon de faire le Jacques avec des femmes mûres lui revenait nettement moins cher que d'entretenir telle ou telle jeunesse.

Ce qui trahissait, chez cet être pourtant généreux en paroles, un fond de ladrerie que la débîne rendait plus perceptible encore.

Mais, ainsi qu'en avait décidé son destin personnel, l'existence désormais en mineur de Jacques S. et ce semblant de nouvel équilibre dont il s'accommodait n'étaient pas davantage faits pour durer que la gloire passée.

Oui, ce créateur n'avait pas encore touché le fond. Et même s'il parvenait à placer de-ci-delà quelque opuscule dont la critique parlait peu, sauf à se souvenir des fulgurances de jadis, c'est par le sexe – dont il n'avait jamais caché qu'il était le moteur de son imaginaire – que notre homme perçut bientôt, le plus cruellement et le plus crûment du monde, les atteintes du grand âge.

Ce drame intime survint un soir où rien de particulier n'aurait dû se passer, un des trois soirs hebdomadaires où il allait rendre visite à une certaine Cindy, qui officiait dans un réduit pompeusement dénommé salon, au fond d'une ruelle aux pavés gluants, à bon escient nommée Impasse d'une seule personne.

IV

Cindy, dont la quarantaine épanouie avait le don, même les jours de cafard, de mettre Monsieur Jacky en appétit. C'est sûr, elle savait se donner avec une simplicité proche de la candeur et trouvait toujours les mots qu'il fallait, les gestes appropriés, tout ça pour trois fois rien : pour la modique somme de cent nouveaux francs la demi-heure... Ce qui suffisait amplement à mener à son terme leur séance amoureuse, autant que licencieuse.

Or ce soir-là, alors qu'il était nu sur l'étroite banquette où Cindy exerçait ses talents, ni les attouchements, ni les succions de la belle ne parvinrent, c'en était désolant, à ce que les appétits de Jacques S. prennent forme et consistance.

Elle tenta encore à différentes reprises, la patiente Cindy, d'avoir un résultat, et lui-même s'efforçait de ne penser qu'à ça, pour laisser l'irriguer les ondes de désir naguère si familières... Non, rien n'y faisait !

Au point qu'il dut se résoudre, honteusement défaillant, à demander d'une voix blanche, à cette belle personne, de le finir à la main, comme on dit dans le jargon du métier.

Ce à quoi Cindy s'appliqua sans rechigner, lui enduisant d'huile odorante ce sexe paresseux qu'elle se mit en devoir d'astiquer vivement... Non sans quelque réussite inespérée : en démontrant ainsi – ce qui se sait peu – que l'orgasme d'un mâle peut survenir sans la moindre érection...

Ce que ce client-ci, pas fier, se gardait bien de commenter, tout en se réharnachant après avoir passé son sexe amolli sous le jet d'un robinet d'eau froide.

« Sic transit gloria », murmura-t-il alors en aparté, tandis qu'un soudain vertige brouillait ses repères. Avant, prenant sur lui, de se diriger au ralenti, d'un pas glissé d'automate, vers la sortie du salon. « Sic transit gloria mea... »

Or il sembla que la prénommée Cindy, dont il est douteux qu'elle comprît le latin, perçut clairement le désarroi de son Jacky, un monsieur d'ordinaire nettement plus performant. Et de laisser germer de la compassion en elle, tant elle était sensible aux défaillances humaines, en même temps que la taraudait un sens très personnel des bonnes pratiques commerciales.

Alors qu'il allait se défilier, elle le rattrapa donc de justesse, et, avant qu'il ait le temps de réagir, lui fourra au creux de la main un fafiot de cinquante nouveaux francs. Accompagné de ces mots :

– Prends ça, chéri ! Vu qu'on n'a fait que la moitié du travail... Les bons comptes font les bons amis, tu reviens quand tu veux !

Ce sur quoi elle referma la porte après lui. Le laissant désemparé, livide, sur un trottoir où les néons d'alentour projetaient des traînées sanglantes et bleu nuit.

Jacques S., en plein désarroi, mit bien une minute avant de se résigner à fourrer le billet froissé au plus profond de la poche de sa vareuse de marinier. Même si cette ristourne inattendue aurait dû satisfaire son goût de l'économie, il se sentait anéanti, et pour ne rien cacher, comme en deuil de lui-même, prenant conscience qu'il ne valait décidément plus cher du tout...

Conte d'auteur

Ce doit être dans les années 1970 que le supplément littéraire du Figaro publia cet article au vitriol qui entendait régler son compte, une fois pour toutes, à la curiosité littéraire ayant Jacques pour prénom et pour nom, Sternberg.

Si l'identité de l'auteur de ce petit brûlot n'est pas restée dans les mémoires, ses métaphores assassines ont la vie dure. Lesquelles, à leur manière perfide et incisive, perpétuaient la grande tradition du pamphlet, de préférence de droite, sous la bannière tutélaire des deux Léon, Bloy et Daudet.

Ainsi le bourreau de service, non sans quelque maestria ni audace stylistique, n'y allait-il pas de main morte, évoquant sous couvert d'éthologie les mœurs de l'oiseau migrateur, polaire et subpolaire qu'est le sterne (*Sterna paradisaea*). Le sterne au bec crochu, et sa manie compulsive d'accumuler sous lui d'abondantes déjections, en cela stimulées par l'air du large autant que par la consommation frénétique de menu fretin et d'invertébrés marins.

Au point d'en arriver à constituer sous lui, tel un socle à sa fière personne statufiée de son vivant, un promontoire de guano dont il n'est pas prouvé qu'il soit de première qualité : montagne se disant « berg » dans le domaine germanique, ainsi qu'il est de notoriété publique.

Et le chroniqueur, à partir de la conjonction perverse entre « sterne » et « berg », réactivant pour l'occasion une célèbre rencontre surréaliste sur quelque table de dissection, d'embrancher allègrement sur l'existence d'une variété réjouissante d'oiseau au sein de la faune littéraire parisienne,

VI

et singulièrement en ce milieu jacassant d'écrivillons en tous genres. Et de détailler à loisir les agissements du Sternberg, être hybride en ciré jaune citron de marin de magazine, trop vrai pour qu'on y croie. Une bête rare et qui, préférant les trajectoires crachotantes d'un antique Solex aux sinuosités du vol au ras des vagues, délaissant l'océan pour la pratique compulsive d'un cabotage urbain, prenait d'assaut plusieurs fois le mois chacune des grandes enseignes littéraires : investissant chaque hall de réception afin d'y projeter, comme le sterne fait de ses déjections, un fort paquet de feuilles dont il clamait le titre sur le mode guttural d'un rapace, glaçant ainsi le sang des charmantes hôtessees que son regard vif et cruel déshabillait sans gêne.

Éillade obscène bien dans son genre avant de remonter en selle, de redonner des gaz et de se fondre aussitôt, comme pour s'y perdre, dans le flot des voitures où louvoyer dangereusement, sans cesser de coasser, jusqu'aux locaux de l'éditeur suivant, où livrer derechef un paquet de fiente fraîche...

Aussi surprenant que cela puisse paraître, le véritable Jacques Sternberg, soucieux de toute presse dès qu'elle parlait de lui, adora cet articulet, le relisant jusqu'à le connaître à peu près par cœur : il en était enthousiasmé, subjugué, carrément fasciné !

Alors, au comble de l'excitation, il ameuta un quarteron de journalistes restés fidèles à ce qu'il était durant ses années fastes, les conviant à une improvisation qualifiable d'installation mêlée de happening, et qui promettait d'être aussi sulfureuse que l'avaient été les manifestations du mouvement Panique.

Ayant choisi un bout de quai du port de Trouville pour théâtre de son exploit, il y escalada un monticule fait de ses œuvres intégrales à ce jour-là, qu'elles soient devenues livres ou restées à l'état de manuscrit. Et, de cette façon de poste d'observation où il s'était perché, engoncé dans son ciré jaune, un bonnet de marinier enfoncé jusqu'aux yeux mettant en évidence son profil d'oiseau, il s'ingénia, parfaitement immobile plus d'une heure durant, à scruter l'horizon sans fin, ainsi que les vagues dont, à chaque flux et reflux, les tonneaux écumants suscitaient en lui des idées romanesques de la plus belle eau, qu'il accompagnait en émettant les glapissements furieux d'un sterne en chaleur.

VII

Ah ça... N'en déplaise au Figaro, et même si l'événement ne fit pas couler beaucoup d'encre, il était établi que la race des Sternberg n'avait pas dit son dernier mot ni poussé son dernier cri !

Ne conter que sur soi-même

A vrai dire, cet écrivain hors du commun n'avait jamais parlé que de lui, et il n'est pas faux qu'il était son meilleur sujet : celui qu'il connaissait le mieux, du moins en apparence...

Comme il aimait à le claironner, sa personne était son seul personnage ! Celui qu'il interprétait sans la moindre afféterie, en un réel et un imaginaire à jamais confondus.

A jamais confondus... Tel est effectivement le danger, pour qui prétend s'accaparer et dominer tout à la fois les mondes physique et fictif. Un péril que Jacques S. avait grandement sous-estimé. Un manque de clairvoyance auquel on imputera cette soudaine éclipse qui pour beaucoup, demeure une énigme.

Puisqu'un beau jour, observant son reflet dans le miroir et se collant le nez dessus, cet homme se prit au jeu de jouir à l'extrême du magnétisme de ses yeux d'un bleu aussi clair que la mer sous le soleil. Au point de décider que tout un océan occupait l'espace d'une de ses prunelles, sa force de conviction faisant qu'il se voyait voguer sur une de ces goélettes qui le faisaient rêver. Voguer à la rencontre des vagues, direction le bout du monde, voguer toutes voiles dehors et s'éloigner ainsi de son propre regard, jusqu'à perte de vue.

Jusqu'à perte de vue... Ce qu'il désirait tellement au tréfonds de lui-même, en fait, et qui devint alors sa réalité : à jamais hors champ, hors de portée des communs des mortels.

Par l'effet de sa seule volonté, cet écrivain à redécouvrir s'était escamoté : tellement absorbé par lui-même, qu'il s'y sera englouti ad vitam aeternam, secret de polichinelle qu'il n'a pas eu le temps d'écrire...

Watch-Make-Hurt

Guillaume Laffineur



TROIS HORIZONTAL : AVC !

Quatre horizontal : *Violences conjugales !*

Cinq horizontal : *Insomnies !*

J'hésite. Je regarde le feutre noir que je tiens encore en main, j'essaie de me dire que « *ce n'est pas la fin du monde.* »

Sauf que...

Lundi semble à présent si lointain.

Au fond, j'ai toujours songé que le jour de la vente du Dernier Baril, nous irions tous boire un verre entre collègues, avec les boss qui nous offriraient à chacun une Jaeger-LeCoultre, une Blancpain ou, *au strict minimum*, une Rolex.

— Bon boulot ! diraient-ils, accompagnant leurs félicitations d'une claque amicale sur les épaules des plus talentueux d'entre nous.

Mais, rien ne se passe jamais comme vous l'imaginez.

Vous planifiez. Dieu s'esclaffe !

D'où le cinq horizontal, sur le quatrième rang : *Groupe de soutien aux héroïnomanes.*

Lise est partie en emportant la moitié de mes économies, il y a dix mois, jour pour jour. Je regarde l'affiche qui me fait face et je me demande si sa décision me qualifie au titre des violences conjugales.

On est samedi matin, je suis déjà sur le pied de guerre et ça n'a rien d'inhabituel. Comme disent les pontes : « Si vous n'êtes pas foutus d'aller bosser un samedi, ce n'est même pas la peine de montrer votre gueule le dimanche. »

Non, ce qui est inhabituel, pour moi, c'est d'emprunter le réseau souterrain des transports en commun, ses allées de béton, ses rails d'acier, ses stations de céramique. Plastique orange en lieu et place des sièges chauffés de ma BMW. Une immondicité bakélitesque d'une autre ère vient remplacer le cuir de daim, de chevreuil ou de phoque – *Who gives a fuck !*

IX

– de la noble créature dont le destin était, jusqu'en début de semaine, d'épouser le contour de mes fesses. À l'intérieur douillet de ma berline de société a succédé le bruit du vent dans les tunnels. À l'exquise beauté de l'ingénierie allemande se substitue la barbarie aseptisée du mobilier urbain.

Lundi encore, nous étions des *DIEUX*, des loups de la finance, des putains de courtiers ! Le gaz était notre cocaïne ; le pétrole, notre héroïne ! Maintenant, nous sommes baisés !

Ne vous méprenez pas, il reste bel et bien du pétrole, à quelques centaines de mètres sous la croûte terrestre, là où on l'a toujours trouvé. C'est la situation en surface qui a évolué.

Et par « évolué », j'entends « dégénéré » !

Sur les premiers rapports, les chiffres qui précèdent les becquerels, les sieverts et les grays ne me disent rien. Ils ne me disent rien, parce que je ne dispose pas d'échelles auxquelles les comparer. Ils pourraient être énormes, ils pourraient être insignifiants, je n'ai aucune idée de leur ampleur jusqu'à ce qu'Henrik les traduise pour moi.

Henrik me dit que les premiers chiffres font passer Tchernobyl pour un simple pétard mouillé. Il dit que le taux de radioactivité des champs pétrolifères d'Arabie saoudite est à celui de Fukushima ce qu'une barre de plutonium est aux cadrans phosphorescents des montres du siècle dernier. – Et si les mots « *radium* » et « *tritium* » vous sont inconnus, j'en déduis que vous n'avez pas lu la fantastique *Histoire de l'Horlogerie mondiale* de F.P. Lichtbruisend.

Les jours de semaine, Henrik porte une Omega Automatique de 1972 ; le week-end, une élégante Vulcain. Henrik est un homme de goût ! C'est pour ça que je lui fais confiance quand il me dit que si j'emmenais un compteur Geiger jusque sur les plaines irradiées d'Alaska il ferait le même bruit qu'un modem 56k.

— Krrrrrrrrr, me dit Hendrik. Et à ce moment-là, je dois être le seul être humain de ce côté de l'hémisphère à oser rigoler.

Mais, plaisanteries mises à part, internet n'existe plus, le réseau énergétique mondial est à l'agonie et l'entièreté du Moyen-Orient ressemble à un immense cratère fumant.

Henrik me dit que, pour illustrer la situation, les scribes des pharaons auraient certainement choisi un hiéroglyphe représentant une bouse de vache heurtant les pales d'un ventilateur lancé à plein régime. Le fait que les pharaons n'aient jamais occupé cette partie du globe n'a, pour lui, aucune espèce d'importance. Les princes de l'antiquité ne disposaient pas

X

de hiéroglyphes pour les ventilateurs. Ils n'avaient pas, non plus, de compteurs Geiger, de tritium, de radium ou même... de putains de ventilateurs !

Et pourtant, à l'heure où je vous parle, leurs momies brillent dans le noir.

— Bienvenue au vingt-et-unième siècle, *motherfuckers* ! déclara Henrik ce lundi-là, en guise d'épithète.

Cinq jours plus tard, l'affiche du groupe de soutien aux victimes de violences conjugales me regarde droit dans les yeux et j'hésite.

J'ai beau me répéter que Lise m'a abandonné. Ça ne change rien ! Si elle avait insisté auprès du juge pour embarquer la moitié de ma collection de montres, peut-être aurait-on pu parler de torture émotionnelle.

Quatre horizontal, troisième rang : *Dites NON à la cigarette !*

Un long soupir s'échappe de ma bouche.

— Presque ! dis-je. Mais, pas encore.

Je regarde le sticker en forme de tournesol que mon ange a collé sur le tableau d'affichage de la station de métro, et je me retiens d'apposer ma marque à côté de la sienne. Il reste sept cigarettes dans mon paquet. Ce serait comme encaisser ses billes un quart d'heure avant la fermeture des marchés.

De toute façon, bientôt, toutes les cigarettes encore fumables auront disparu de la surface de la Terre.

Lundi, Henrik m'expliquait que si l'idée me venait de m'aventurer jusque sur les champs pétrolifères du Canada, mes yeux fondraient dans leurs orbites.

Si vous désirez un résumé rapide de la situation, le voilà.

Lundi soir Henrik annonçait :

— *Bye bye pétrodollars !*

Je répondis :

— *Adiós prime de fin d'année !*

— *Sayonara Kuwait !*

— *Auf Wiedersehen Patek Philippe !*

Bien entendu, ni lui ni moi n'avions assisté au désastre. Pendant les heures de bureau, on travaille, nous ! Pas le temps de s'affaler devant la télé !

Des gens disposant d'une éthique professionnelle moins scrupuleuse que la nôtre nous ont raconté qu'un certain pays de l'Ouest avait attaqué un autre pays de l'Est, avec l'aide de deux pays du Nord et d'une île.

À moins que ce ne soit l'inverse...

Mais, comme le déclarait encore notre patron, dix minutes avant de

XI

sauter de la fenêtre du quarante-quatrième étage : *Who gives a fuck !*

Mais, je m'avance. Ça, c'était mercredi.

Enfin, je crois...

La guerre eut lieu lundi.

Henrik et moi, on n'a d'abord rien remarqué. On était trop occupés à bosser, trop occupés à rentrer du blé. Ou plutôt, si ! Vers deux heures, on a remarqué que les prix du brut s'envolaient. Fois deux ! Fois trois ! Quatre fois le prix normal ! En une demi-heure, on a engrangé plus de bénéfices qu'en un an.

Qui aurait pu se douter que les pics sur les graphes qu'affichaient nos écrans correspondaient aux premiers impacts des bombes ? Pas nous, en tout cas ! Pas avec nos salaires.

Mais à dix-sept heures, la partie était finie. Alors que la frénésie battait son plein, le régulateur du marché décida de fermer les bureaux d'échanges. *Black-out total ! Connexion refusée !* C'est là qu'on a pris conscience qu'il y avait quelque chose d'anormal.

C'était lundi.



Mardi appartenait déjà à une nouvelle ère.

Dans la nuit, les gouvernements de tous les pays s'étaient empressés de nationaliser les réserves de brut encore disponibles. En quelques heures, les forces armées avaient pris le contrôle des quelques plateformes de forage qui tenaient encore sur leurs quilles en mer du Nord. Des derricks du Venezuela aux oléoducs du bassin du Qaidam, diverses nations belliqueuses avaient planté leurs drapeaux.

Ce mardi matin-là, au bureau, personne ne savait pourquoi il était venu bosser. Tout le monde était présent, bien entendu ! – Culture d'entreprise oblige ! – Mais il n'y avait rien à faire. Plus de carburants fossiles, plus de fuel, plus d'internet ! Juste des pannes intermittentes d'électricité.

Henrik et moi, on a bien essayé de relancer la machine et de vendre deux ou trois stocks par téléphone. Mais après le broadband et le trading à haute fréquence, c'était comme tenter de se sevrer du speed à coup de tisane verveine-camomille.

J'ai essayé de rentrer du boulot en voiture au soir de ce fameux mardi. Mauvaise idée ! J'aurais dû me douter qu'une fois que les gens auraient compris que s'en était fini du jus de dinosaure fossile bon marché et qu'ils pouvaient dire adieu à leur petit confort, il ne faudrait pas longtemps pour que la situation parte en vrille.

Et par « *partir en vrille* », j'entends « *émeutes non-stop depuis quatre jours.* »

Lorsque je parvins enfin à sortir du parking souterrain, la foule avait envahi les rues. Les véhicules étaient à l'arrêt. Les gens se battaient de toutes parts.

La peur me saisit la gorge. Je sentis mes intestins se liquéfier. Par bonheur, ma terreur fut de courte durée. Quinze secondes plus tard, quelqu'un brisa la vitre de ma portière et m'extirpa du véhicule.

Le type m'a frappé. Je ne sais combien de fois. Deux fois ? Trois fois ? Dix fois ? – *Who gives a fuck !* J'ai dû m'évanouir et m'effondrer sur le tarmac. Le lendemain, il y avait du bitume dans mes plaies.



Je suis rentré chez moi. Et toute cette longue matinée du mercredi, je suis resté terré. Parfois, l'électricité revenait. Dix minutes... Quinze minutes... Puis, plus rien. Vers neuf heures, la radio de mon voisin m'a sorti de ma torpeur. Chopin ! J'ai traversé le hall. Sa porte d'entrée se tenait grand ouverte. Il avait quitté la ville.

Après avoir diminué le son, j'ai regardé par la fenêtre, longtemps. J'étais hypnotisé. La rue paraissait calme. Pas une seule silhouette n'entachait l'horizon. Pourtant, il y avait du sang sur les trottoirs, du sang humain. Puis, stupéfait, je constatai que des voitures avaient été incendiées !

Ferrari.

Bentley.

Aston Martin.

Les gens ne réalisaient-ils pas que le carburant qu'elles contenaient était à présent plus précieux que l'or ?

Vers dix heures, un bulletin d'urgence m'informa que les émeutes avaient migré au nord de la ville. Des manifestants donnaient l'assaut d'un commissariat. Le gouvernement – du moins, ce qu'il en restait – conseillait

XIII

aux citoyens de ne pas quitter leurs foyers. Même si les rixes semblaient se confiner aux quartiers pauvres, le porte-parole d'un ministre dont je ne reconnus pas le nom n'excluait pas la possibilité d'une relance. Lorsque le communiqué des autorités fut terminé et que les forces qui avaient pris le contrôle des ondes libérèrent l'antenne, le présentateur radio (un lunatique, visiblement) souhaita une bonne journée à tous ses auditeurs, avant d'enchaîner sa programmation musicale improbable avec du Satie.

Étrangement, l'effet combiné des nouvelles et de la musique me permit de m'arracher à l'état de stupeur dans lequel m'avait plongé la journée précédente.

Si le monde court à sa ruine, pensai-je, il y a certainement de l'argent à se faire.

J'entrepris alors de me rendre au bureau.

Ⓟ

Sans voiture et peu désireux de renouveler l'expérience de la veille, je décidai d'emprunter le métro. J'abandonnai la relative sécurité de mon immeuble et crapahutai jusqu'à la station la plus proche. Je n'avais pas encore réalisé que les pannes intermittentes avaient rendu le réseau inopérant.

Pourtant, malgré ma déception face aux voies désertées, c'est dans cette station vide que je LE découvris !

Alors, dans cet édifice minable, situé à trois rues de chez moi, je tombai amoureux pour la première fois depuis dix ans.

Cinq colonnes par cinq rangs, tel un gigantesque tableau Excel descendu du Ciel, il m'attendait ! Et bien que je l'ignorasse encore en cet instant, tel un héraut des temps anciens, il annonçait la venue de mon ange.

Sur les murs de cette station se dressait une grille composée de tous les numéros de téléphone dont vous espérez ne jamais avoir besoin.

Groupe d'entraide aux victimes du sida : 0800-XXX-371.

Grossesse non désirée ? 0800-XXX-455.

Ligue de lutte contre les maladies mentales : 0800-XXX-178.

Je savais qu'il y avait de la misère dans ce monde, mais j'ignorais qu'il en existait tant de variétés. Pourtant, un jour, un génie anonyme avait décidé

XIV

d'ériger ce monument titanesque dédié aux terreurs les plus profondes de l'humanité.

Depuis combien de temps m'attendait-il ?

Peu importe !

Ce jour-là, je découvris le grandiose *Tableau d'affichage réservé aux Services d'entraide et Associations sans buts lucratifs. (Pas d'affichage culturel, svp.)*

Vétérans et Victimes de Stress post-traumatique !

Secours populaire !

Vieillesse précaire !

Un catalogue exhaustif de tous les fléaux de l'humanité.

Alors, d'un œil distrait, je remarquai qu'un sticker aux allures de tournesol jaune avait été collé à côté du numéro du *Groupe d'Entraide des Survivants du Cancer.*

En cet instant, je n'avais aucune idée de ce qu'il pouvait représenter.



Il me fallut près d'une heure pour arriver jusqu'au siège de la société. J'empruntai les tunnels vides du métro, dans le noir, me guidant au son de mes pas et au toucher rugueux des parois. Lorsqu'enfin je fis irruption dans le bureau de mon boss, je tentai de lui expliquer mon nouveau projet. Celui qui allait sauver la firme.

À nouveau, nous disposions de ressources ! À nouveau, nous serions riches. Sans me laisser terminer, il répondit juste « *Who gives a fuck !* » avant de me claquer la porte au nez et de sauter par la fenêtre du quarante-quatrième étage.

Ça, c'était mercredi.

Aujourd'hui je me dis que j'aurais peut-être pu prévenir son geste en lui communiquant le numéro du *Centre de prévention contre le suicide (0800-XXX-666).*

Mais pour être honnête, je me dis surtout que si je lui avais fourni une corde ou une lame de rasoir, je me serais évité la vision de sa belle Royal Oak de chez Audemars Piguet réduite en charpie par l'impact de son corps.

Lorsque nous sommes descendus pour constater les dégâts, Henrik et

moi, les rouages mêlés de sang et de matière grise ornaient le trottoir.

— Dégueu ! déclara mon collègue.

— Quel monstre est capable d'une telle atrocité ?

Il haussa les épaules.

— Dieu ait son âme ! déclarai-je en regardant le cadran brisé. Elle a rejoint les dinosaures à la droite du Seigneur !

Henrik fut plus facile à convaincre que mon boss. Le projet que je lui proposais était simple, ambitieux ; tout à l'image d'Henrik.

L'idée de base était de modifier le software dont nous servions pour prédire l'évolution des températures à la surface de la Terre (en temps normal, celui-ci nous permettait de calculer les fluctuations du prix du brut) et de l'adapter afin de nous permettre d'anticiper les mouvements de foule ainsi que les endroits où les émeutes étaient susceptibles d'éclater.

Dans ce chaos ambiant, j'en avais déduit que cette information était la seule à posséder encore de la valeur. Les gouvernements se l'arracheraient. Les civils, craignant pour leur sécurité, dépenseraient des fortunes pour se la procurer.

Nous nous attelâmes donc à la tâche toute l'après-midi, collectant les données dont nous avons besoin au fil des dépêches radio. Le faible coût énergétique de celle-ci l'avait propulsée en tête des moyens de communication pour cette nouvelle ère *Post-Armageddon*, *Post-American-Dream* et *Post-Pétroléenne* – mais pas encore *Post-Capitaliste* si tant est qu'Henrik et moi ayons notre mot à dire.

Deux jours seulement après l'apocalypse et, déjà, des rumeurs de cannibalisme montaient des zones frontalières. À cinq heures de l'après-midi, j'étais étonné de la cruauté des rapports qui nous parvenaient. À six heures j'étais obnubilé par les similarités entre les mouvements anticycloniques et la géométrie de dispersion de foules. Les conflits émergeaient, se formaient et se déplaçaient à la manière des courants marins, plus qu'ils ne semblaient suivre l'impulsion d'entités conscientes. Au sein de ce nouveau règne, la mécanique des fluides semblait avoir pris le pas sur la volonté humaine.

Nous fûmes témoins, cet après-midi-là, de maintes autres défenestrations, depuis les étages de notre tour comme des tours voisines.

Cependant, dans ce monde nouveau, livré au chaos et ballotté au gré d'atrocités inédites, Henrik me promit que s'il devait, lui aussi, succomber au désespoir, il choisirait d'utiliser un flingue plutôt que de se défenestrer. Il me déclara solennellement qu'en cas de décès prématuré, il me léguait son

Oméga vintage.

En homme de goût, Henrik *sait* qu'il n'a aucune raison de l'emmener avec lui dans la mort.

Il *sait* qu'une montre est un cœur qui bat !



À la fin de la journée, Henrik m'annonça qu'il resterait ici pour la nuit. Quant à moi je pris la décision de rentrer. Je ne sais pas pourquoi. Depuis le départ de Lise, personne ne m'attend plus chez moi. Pourtant, comme à l'aller, j'empruntai les tunnels du métro.

Au soir du mercredi, je l'aperçus alors pour la seconde fois : un tournesol autocollant se dressait fièrement sur une affiche contenant le numéro du *Centre d'Aide aux Migrants*.

Alors un déclic s'opéra ! Quelqu'un me racontait son histoire. Quelqu'un se servait du tableau d'affichage et des numéros qu'il contenait pour me livrer le récit de son existence. Quelqu'un qui avait eu recours au *Groupe d'Entraide des Survivants du Cancer*. Quelqu'un qui avait fui un autre pays, une autre guerre. Cette personne me confiait les éléments les plus douloureux de son passé, elle les consignait en apposant ses tournesols dorés comme on épingle des médailles au revers de la veste d'un général, retraçant son parcours, ses batailles, ses cicatrices.

Puis, je suis rentré chez moi.

Je ne sais pas pourquoi.

Depuis que Lise m'a quitté, je ne dors plus. En tout cas, plus vraiment.

Pourtant, cette nuit-là, ce n'est pas l'angoisse qui me tenait éveillé. Vers une heure du matin, extatique, je quittai mon appartement pour rejoindre les tunnels. Dans la pénombre souterraine, débarrassée de la présence encombrante de ses occupants d'acier, je croisai un couple d'adolescents. Ils étaient beaux, jeunes, amoureux. La fille avançait, armée d'une lance faite d'une lame de couteau et d'un manche à balai. Son ami, quant à lui, brandissait une arbalète de fortune. Nous échangeâmes quelques mots. Mais, très vite je me séparai d'eux : j'étais à la recherche du troisième tournesol.

Des heures durant, je parcourus les tunnels et les stations. Sans aucun

XVII

résultat ! Harassé par des kilomètres de marche, je décidai de mettre ce temps gaspillé à profit. Bien qu'incomplet, notre modèle initial prévoyait, pour quatre heures, une rixe aux alentours de la station près de laquelle je me trouvais. Timidement, je risquai la tête par l'une des portes, tout en restant abrité.

Quatre heures sonnèrent, mais rien ne se produisit. Quatre heures dix... Quatre heures et quart... Toujours rien ! Deux clochards qui passaient par là échangèrent bien quelques insultes et je crus un moment qu'ils allaient en venir aux mains, mais rien n'atteignit l'envergure escomptée.

Henrik et moi avions, semblait-il, encore beaucoup de travail devant nous.

Glacé, je décidai de rentrer.

Je n'eus pas besoin de m'éloigner de plus de deux rues avant que les portes de l'enfer ne s'ouvrent devant moi.

À quelques centaines de mètres de là, les émeutiers affrontaient les forces de l'ordre sous un déluge de pavés et de tirs de grenades lacrymogènes.

— *Excellente nouvelle !* pensai-je.

Celle-ci manqua néanmoins de me tuer.

La foule s'abattit sur moi. J'étais piégé. Et, à l'intérieur de cette masse grouillante de corps couverts de sueur, de coups de matraque et de poing, je perdis toute notion du temps. Les cris des bêtes humaines déchiraient la nuit, leur sang chaud ruisselait sur mon front. Lorsque je parvins enfin à m'en extirper, plusieurs de mes côtes semblaient fracturées.

Je me traînai avec douleur jusqu'au tableau d'affichage de la station et cherchai du regard un numéro que j'avais aperçu plus tôt. *Victimes de violences policières*, composez le 0800-XXX-487 ! Enfin, entre deux respirations chuintantes, j'y apposai ma marque : un grand V entouré d'un cercle, un « *Check !* » rond comme un cadran de montre.

Puis, je m'évanouis sur le sol de la station de métro.



Je repris connaissance au cours de la journée du jeudi et, lorsque je levai les yeux pour admirer mon œuvre, je remarquai qu'une fois encore mon

XVIII

ange m'avait précédé ! Elle avait collé son tournesol jaune sur une affiche située à deux cases de la mienne.

Je ne sais pas pourquoi il m'avait fallu si longtemps pour la remarquer. Cette affiche disait juste « *Groupe d'entraide aux futures mamans* » et je sentis le sol se dérober sous mes pieds.

Comment était-ce possible ?

Mon ange avait survécu à la guerre ! Survécu au cancer ! Elle connaissait *tout* des atrocités de l'existence, et pourtant, elle avait choisi d'amener une vie nouvelle dans ce monde de souffrance.

Pour la première fois depuis des années, je me sentis petit. Je me sentis minable ! Elle allait devenir parent quand, moi-même, je n'en avais jamais eu le cran. Parmi tant d'autres, c'était l'une des raisons qui avaient précipité le départ de Lise.

— *Comment peut-on aimer quelque chose d'aussi fragile qu'un enfant ?* lui avais-je un jour demandé.

Comment peut-on aimer quelqu'un lorsqu'on connaît les vicissitudes de l'existence, lorsqu'on sait que toute chose doit mourir ? Quelle force, quel courage faut-il pour parvenir à transcender ÇA ?

Je me traînai alors jusque chez moi pour panser mes plaies.



Lorsque je retrouvai le bureau, le soleil déclinait déjà sur l'horizon. Mais le monde, lui-même, était transfiguré.

Henrik ne me fit aucune remarque quant à mon arrivée tardive. Il était trop occupé à jouer avec l'os brisé de son nez. Assis sur le bord de sa table de travail, sa chemise maculée de sang, il tâtonnait du bout des doigts, essayant de remettre en place l'arrête fracturée de son nez. À chaque faux mouvement, il grimaçait de douleur. Pourtant, il ne pouvait s'empêcher d'y toucher. À côté de lui, sur le bureau, reposait une lourde barre métallique de chantier.

La nuit précédente, lui aussi était sorti pour mettre à l'épreuve nos théories. Lui aussi s'était retrouvé confronté à la foule rugissante.

J'essayai de lui expliquer la révélation dont j'avais été témoin.

Il ne voulait rien entendre.

XIX

Henrik me confia que, dans les moments les plus violents de l'émeute, la sensation de cette foule agglutinée contre lui, la sensation chaude et humide d'un bloc compact d'humains cognant, mordant, haletant aux frontières de la survie, lui avait rappelé une sensation plus ancienne.

J'essayai de lui faire part de mon amour naissant pour la femme aux tournesols incandescents.

Il me dit que l'odeur de sueur, la sensation des mains qui peinaient à se saisir des corps glissants, le goût du sang... Il me dit que tout ça lui rappelait les orgies que les pontes organisaient quand l'un des cadres de la compagnie était promu au rang d'associé.

J'essayai de lui transmettre quelque chose de la beauté, de la sérénité qui avait suivi l'éclosion des héliotropes au fond des couloirs du métro. Il ne m'écoutait déjà plus.

Il me dit que la vision de cette masse informe de chair et de sang avait transcendé le sexe et qu'il s'était senti revenir en salle de marchés !

J'essayai de lui enseigner l'épiphanie du *Grand Tableau*. Mais, je vous mentirais en vous disant que les propos qu'il tenait m'étaient étrangers.

Henrik me dit que j'avais vu juste et que si nous parvenions à faire de notre modèle prédictif une réalité, nous deviendrions riches. Mais, il me dit que nous avions tort sur un point. – Un point capital ! – Il me dit que les gens ne fuyaient pas les émeutes. Mais, qu'ils cherchaient désespérément à les rejoindre !

Je tentai de mettre à mal son argumentaire.

En vain !

— Nous nous sommes fourvoyés, me déclara-t-il. Nous avons mis le dollar, le cash, le pétrole, au-dessus de tout, oubliant ce qu'il est vraiment.

— Quoi ?

— Un symbole, putain ! s'exclama-t-il. L'argent n'est que de la forme cristallisée du pouvoir. Les gens l'aiment comme ils aiment un flingue. Parce que celui-ci leur confère un sentiment de puissance et de sécurité. Ils aiment sentir son poids rassurant au creux de leurs mains. C'est pour ça qu'ils le glissent sous leur matelas, la nuit : pour sentir dans leur sommeil sa forme réconfortante.

Je le regardai, les yeux écarquillés. Je n'arrivais plus à le suivre.

— Si l'économie s'effondre, si la monnaie n'a plus cours, dit-il, il est normal que leur désir se reporte à sa source. La brutalité, le chaos, les bains de sang qui ont suivi toutes les grandes révolutions ne sont que ça : la fin de l'expression sublimée d'un désir et son retour à la pulsion dont il émane.

Je remarquai alors que quelque chose de rouge et de gluant adhéraient encore à la barre métallique qu'il avait posée sur notre bureau.

— L'émeute, dit-il, la guerre civile, constituent la véritable expression de la nature humaine.

Je constatai avec effroi que des cheveux étaient incrustés dans les cannelures du métal. Des cheveux et des morceaux de chair humaine.

Je lui dis de se taire.

— Ne fais pas l'enfant ! s'exclama-t-il. Depuis le temps tu devais t'en douter. Chaque billet vert est le symbole d'une violence passée, présente, ou à venir. Toi aussi, tu connais ce désir, cet amour...

Sans réfléchir, je le saisis par le col et j'écrasai mon poing au milieu de sa figure.

Son nez éclata en morceaux.

J'aurais pu supporter son discours, je crois, s'il ne s'était pas obstiné à utiliser ce mot : *amour*...

On ne pouvait *aimer* l'argent, la violence, de la façon dont *j'aimais* la Femme aux Tournesols Ardents.

Je réalisai que, des années durant, j'avais amassé du cash compulsivement, sans comprendre, mais que je n'avais jamais *aimé* l'argent. Je l'avais fait de la même manière dont un alcoolique se noie dans son whisky, comme un camé étouffé dans sa coke, en détestant chaque instant.

Son nez réduit en charpie, son visage dégoulinant de sang, la main d'Henrik se resserra autour de la tige de métal.

Ensuite, les choses dégénérent rapidement.



J'aimerais vous dire que je repris connaissance allongé sur le tapis de la salle de réunion. J'aimerais vous dire que lorsque je revins à mes sens, Henrik avait fui.

Il n'en est rien !

Je suis rentré chez moi. J'ai brûlé quelques meubles pour me réchauffer et je me suis lavé les mains, longuement.

Le jour suivant je suis retourné me perdre dans les tunnels. J'ai passé la journée du vendredi à examiner les affiches. En empruntant les voies souterraines du métro, je suis tombé sur le cadavre de la jeune fille que

j'avais croisée deux nuits auparavant et sa mort m'a plus attristé que la sienne... Avec sa lance de fortune, elle avait l'air mieux équipée qu'Henrik pour survivre à ce monde nouveau.

Au moment de son décès, la pauvre ne portait au poignet qu'une simple Swatch. Je l'ai détachée de son bras pour la placer sur le mien, aux côtés de l'Oméga vintage.

J'aimerais vous dire que ça s'est passé en un éclair, que j'ai agi par réflexe, pour me défendre. Mais, en vérité, il faut plus de dix minutes pour étrangler un être humain.

Je le sais, j'avais les yeux rivés sur ma montre.

Toute ma vie, j'ai rempli mes comptes en banque en croyant que, le moment venu, ceux-ci me protégeraient. Belle connerie ! Si le pauvre Henrik était encore en vie, il vous dirait que j'ai survécu grâce à ma force, grâce à la violence.

Il aurait tort !

J'ai survécu pour la même raison que les victimes d'un cancer survivent. J'ai survécu parce que j'avais foi en quelque chose de plus grand que moi.

Le cancer, la drogue, les AVC, les gens qui survivent à ce genre de choses survivent parce qu'ils ont *quelqu'un pour qui survivre*. Parce qu'ils aiment quelqu'un ou que quelqu'un les aime.

Même ceux qui meurent, s'ils ont aimé, *survivent !*

Je regarde le *Grand Tableau d'affichage réservé aux Services d'Entraide* et je pense à tous ceux qui l'ont regardé avant moi : les délaissés, les malades, les blessés de l'existence, les cocaïnomanes, les alcooliques, les narcodépendants, les abandonnés... Ceux qui ont survécu, ceux qui sont tombés. Tous ceux qui se sont relevés !

Je pense à cette femme, cette mère.

Combien d'amour faut-il pour continuer à vivre et aller de l'avant ?

Je pense à elle et je me dis qu'il n'y a pas au monde situation plus précaire que d'être parent. Tout trader que je sois, lorsque je tente de calculer l'indice de volatilité lié à l'opération, je sens le sol vaciller. Peut-être est-ce pour cette raison que je me suis détaché de tout : j'ai laissé la peur diriger mes choix. Parce que je sais à quel point, chaque seconde, chaque rêve, chaque inspiration est un emprunt que jamais nous ne pourrons rembourser.

Il n'existe qu'un seul véritable créancier dans l'univers, son nom est TEMPS ! Et lorsque vient l'heure de payer ses dettes, la Mort joue les agents de recouvrement.

Toute ma vie, j'ai cru qu'en distillant le pouvoir et en l'enfermant dans de petits rectangles verts, ceux-ci me protégeraient des tragédies, de la violence. De la même manière, j'ai rempli mes tiroirs de montres parce que je pensais que celles-ci me permettraient d'emprisonner le Temps.

Pourtant j'avais tort : les cathédrales d'or et d'argent que ces géants du genre humain qu'on appelle les Suisses ont bâties n'ont rien de cages. Les aiguilles ne tiennent pas lieu de barreaux ni les cadrans de geôles. Elles mettent en exergue, plus qu'elles ne retiennent.

Dans leur immense génie, ils ont baptisé leur principe : *Mouvement* ! Utilisée tous les jours, une automatique n'aura jamais besoin d'être remontée. Cependant, si vous cessez de vous en servir, elle meurt.

Tout le monde sait qu'une montre est un cœur qui bat et qu'un cœur qui n'est pas utilisé cesse de fonctionner !

Pendant de longues années, j'ai laissé le mien au fond d'un tiroir.

Maintenant, je cherche sur les affiches des indices qui m'en diraient un peu plus sur l'histoire de cette femme. Je cherche une piste qui me mènerait jusqu'à elle.

Parfois, je m'égare et je me demande quel genre de montre porte mon Ange aux Tournesols.

Puis je me reprends et je me rappelle qui elle est.

Elle n'a pas besoin de montre. Elle se trouve au-delà du temps. Elle vit.

J'aimerais la trouver. Je veux la rejoindre dans le lieu magique qu'elle a créé, ce lieu incandescent où pousse l'espoir insensé que nous vivrons éternellement de moments volés.

© Guillaume Laffineur 2018



Guillaume Laffineur a 36 ans. Originaire d'Arlon, il s'est installé à Bruxelles après ses études de philosophie. Depuis dix ans il y travaille dans le milieu des instruments de musique. Entre deux rafales de guitares électriques, il s'adonne à l'écriture et à la composition. En 2016, sa nouvelle MANTRA a été primée par la Communauté Française de Belgique. Elle fait partie d'un recueil intitulé Utopies, publié par la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Bébé

Rachid Ouadah

L'IMPRESSON DE PESER plus que la planète toute entière lorsqu'il s'extirpa de sa couche. Et des scories d'un cauchemar encore accrochés à la conscience. Il se souvenait d'avoir pleuré. Le sel autour de ses yeux en témoignait.

C'était le dernier matin.

Maarik dormait encore dans la couche d'à côté. Anton leva ses yeux lourds, vers elle. Sa partenaire n'était plus la même personne qu'il y a vingt ans, et lui aussi était devenu quelqu'un d'autre. On lui avait enseigné que le corps humain se renouvelait à chaque instant, évacuant les déchets et les cadavres de cellules. De fait, à chaque seconde, et en cinq ans révolus, tout ce qui était soi change au profit d'un autre, un nouveau soi d'une certaine manière. Et un jour, le carburant originel s'épuise, le renouvellement s'arrête, le corps cesse de se perpétuer. Il se termine. Le lot de tous les êtres vivants. Presque tous.

Maarik s'éveilla à son tour. Elle demanda des nouvelles de Bébé de sa voix ensommeillée. Comment est-ce qu'il allait ? Il dormait. Sur l'écran aux multiples impressions-lumières, il ressemblait à un ange. Bébé allait bien. Tous les signaux étaient au vert. D'après le céphalographe, il rêvait encore. Par habitude Anton se dirigea vers la chambre sans se préoccuper de ses besoins les plus intimes. Bébé d'abord.

La chambre de Bébé était une reproduction parfaitement inspirée des modèles populaires du début des années 2000. Une table à langer, quelques jouets primitifs, un tapis cognitif, des murs bleutés. Une fausse fenêtre donnait l'illusion d'un matin calme, un soleil encore levant projetant sa lumière en ombres sur la cloison opposée. Elle n'ouvrait pourtant sur rien. Aucun insecte, parasite ou microbe ne risquait de pénétrer la chambre. L'environnement était artificiel, tout était artificiel ici, sauf Bébé, Maarik, et Anton. Parce que tout devait être sous contrôle, pour assurer un recueil de données les plus pures possibles.

Anton observa le corps minuscule de Bébé. Il préférait penser que ce n'était que l'imago d'un être qui deviendrait un jour adulte. Les autres hypothèses le terrifiaient. Malgré une apparence épurée, le berceau était

XXIV

une machine électronique complexe tapissée d'un millier de capteurs tenus à juste distance de la peau de Bébé, pour ne pas incommoder sa chair, pour ne pas perturber le recueil de données. Le jouet factice au-dessus de lui cachait un poly-scanner qui balayait son corps trois fois par heure. Le "berceau" était capable de se balancer de gauche à droite ou d'avant en arrière pour simuler un mouvement de type ASMR. Mais aucun appareil, même ceux nanoscopiques incrustés dans les draps et les tissus, n'avait réussi à les aider à percer le mystère. Les neurologues, biologistes, généticiens, et tous les spécialistes amenés au chevet de Bébé s'étaient heurtés à des murs de questions. Des dizaines d'années d'observation n'avaient produit que des séries de chiffres, de graphiques, de schémas et de rapports rédigés dans des termes qui lui étaient incompréhensibles la plupart du temps.

Parce que rien ne distinguait vraiment Bébé des enfants du même âge. Rien, si ce n'est que Bébé n'avait plus jamais grandi après son sixième mois.

Il sentit la présence de Maarik derrière-lui. Elle l'avait rejoint sans bruit. Au début il lui avait semblé que la Paire qu'ils formaient était aussi artificielle que le complexe dans lequel ils étaient isolés. Pourtant, de collègues ils étaient devenus partenaires, puis des presque-parents. C'était prévisible. Évitable.

Tous les deux regardaient Bébé dans son berceau pour la dernière fois. L'enfant bailla en étirant les bras, poings fermés, puis ouvrit ses grands yeux verts-bleus. Il les voyait. Une vague de bien-être les submergea. Mais c'était plus que lui ne pouvait supporter. Il laissa Marik prendre Bébé et le tenir contre elle et s'en alla vers la salle de bain. Il ne restait que quelques heures avant la séparation.

Le rasoir qui passe trop vite et trop fort sur sa gorge et un trait rouge se forme à quelques centimètres à droite de la pomme d'Adam. Dououreux mais superficiel. Anton porterait cette trace toute la journée et cela finirait par cicatriser. Alors que Bébé, lui, cicatrisait dix fois plus vite que n'importe quel autre être humain. Ils avaient découvert cela au moins, que « le mécanisme d'inhibition de l'anhydrase carbonique ne fonctionnait pas normalement ». Il ne comprenait pas très bien ce que cela voulait dire. Tous deux n'avaient pas été engagés pour comprendre ou expliquer, mais pour gérer.

La Compagnie l'avait choisi pour sa spécialité. Cela lui avait semblé être le résultat d'un raisonnement bizarre, de confier un bébé humain qui ne vieillirait jamais à un primatologue et une pédopsychiatre. Ils avaient recruté

Maarik dès la fin de son doctorat à l'Université d'Helsinki. Quel choc ce fut d'apprendre le résultat des tests d'embauche. Tests de compétences, tests psychologiques, et tests biologiques. « Excellents », ils avaient dit. Azoospermie et absence de glaire cervicale, respectivement. La nature les avait gâtés. Au bénéfice de la Compagnie, leur stérilité était un critère de choix à fort coefficient. Anton comprit un peu plus tard pourquoi, quand la tendresse était née entre eux sous l'influence de Bébé. Même s'ils l'avaient voulu, ils étaient incapables de lui concevoir un concurrent biologique. A l'époque, ça n'avait pas d'importance. Ils avaient qualifié le projet de « passionnant ». Expérimenter un aspect de la parentalité sans en assumer le statut : quel était le risque ? Le tout premier entretien s'était caractérisé par leur jeunesse et leur enthousiasme. Le dernier s'annonçait pénible.

Le protocole exigeait qu'ils quittent leurs vêtements de parents artificiels pour les tenues standards de la Compagnie. Quand Anton finit de s'habiller, Maarik attendait déjà dans le salon. Elle lui mit dans les mains une tasse de café chaud en évitant de croiser son regard. Il la sentit lutter contre cette idée qui les tuait à petit feu depuis quelques années et plus fort encore ces derniers mois. Bébé était bien sorti du ventre d'une femme et avait été conçu naturellement, mais il ne venait pas d'eux. Ses parents biologiques avaient disparu il y a longtemps.

Dès le début la Compagnie s'est intéressée à Bébé. C'était bien avant la naissance d'Anton et Maarik. Bébé était plus vieux que n'importe qui sur la planète mais ne dépassait pas en âge la Compagnie. La Compagnie n'était qu'une forme juridique renouvelable mais pour eux deux, elle avait pris la forme d'un organisme vivant aussi intrigant que ce qu'elle désignait comme le « phénomène B.B. ».

Bébé n'est pas un phénomène, Bébé est un être humain. Bébé est un être humain, Bébé est un être humain, Bébé est un être humain... Anton se répéta cette phrase plusieurs fois, parce que c'était l'idée qu'ils devaient défendre lui et Maarik. Bébé est un être humain, un être vivant, il finira un jour. Le monstre c'était la Compagnie, une entité renouvelable à l'infini.

*

La porte vitrée s'ouvrit automatiquement pour laisser entrer le Premier Délégué dans ce bureau froid qu'ils détestaient. C'est ici que se déroulaient les réunions hebdomadaires. Les « débriefs », comme les appelaient les gens

de la Compagnie. Mille et quarante réunions passées à parler de Bébé, de son comportement, de sa physiologie, de son alimentation, de ses excréments, de leur relation avec lui, de leur relation à tous les deux. Anton avait commencé à les compter à partir de la cinquième année, au moment où il avait pris conscience avec une terrible lucidité que l'expérience allait se terminer un jour. Ils se levèrent comme l'exigeait le protocole et saluèrent d'une poignée de main le représentant le plus important de la Compagnie. Le Premier Délégué était lui aussi devenu une autre personne, composé de nouvelles cellules. Malgré son âge, il présentait la même dignité, le même costume noir avec chemise blanche fermée d'un col inspiré de ceux des prêtres catholiques du vingtième siècle. Cinq étoiles sur sa veste à l'endroit de son cœur indiquaient son rang. Anton et Maarik n'en possédaient que deux sur leur uniforme gris-bleu. Le vieil homme prit place dans le fauteuil qui leur faisait face.

« Maarik, Anton, vous avez fait un excellent travail. Vous avez été l'une des meilleures Paires de notre Histoire. Au nom de la Compagnie, je vous présente mes sincères félicitations ».

Anton parvint à bouger les muscles des lèvres pour dessiner un semblant de sourire. Le Premier Délégué avait dit cela en avançant vers eux deux cubes noirs en velours.

— L'honneur est pour nous, lui renvoya Anton.

Maarik ne réagit pas.

Un silence un peu trop long. Le Délégué semblait avoir compris quelque chose.

— Vous êtes autorisés à vous exprimer aujourd'hui plus que tous les autres jours. Toutes les informations que vous nous laissez seront exploitées, soyez-en sûrs. Anton ?

C'était une invitation à parler. Mais le pouvaient-ils vraiment ?

— Il est vrai... Nos conclusions sont détaillées dans nos rapports respectifs. Toutefois, il y a un élément que nous avons omis.

— Pourquoi ? demanda l'envoyé ?

— Nous avons jugé peu opportun de le consigner.

En vérité, ils n'avaient pas réussi à le formuler par écrit, parce que cela ne rentrait dans aucune des cases définies par les mentalistes de la Compagnie.

— C'est à la Compagnie de décider ce qui est opportun ou pas, trancha le délégué.

XXVII

— Nous l'avons écarté parce que cela nous a semblé subjectif. Il s'agit d'une variable qui n'a, nous croyons, jamais été prise en compte. Elle n'est pas à proprement mesurable.

— Et quelle est-elle ?

Anton ne parvint à rien articuler. Le Premier Délégué ménagea un espace pour l'aider. Le vieil homme savait de quoi il retournait. Ses prédécesseurs lui avaient laissé des consignes.

— Anton... Vous avez été témoin, et acteur, tout au long de ces vingt années du mal que nous nous donnons pour que cette créature reste en bonne santé. Nous l'avons entourée des meilleures spécialistes dans tous les domaines. C'est tout le sens de votre présence ici, jusqu'à maintenant.

— Je veux parler du bien-être affectif de Bébé. Je veux dire, de sa santé psychique, de son équilibre émotionnel.

Le Premier Délégué réprima une expression qui aurait pu ressembler à un rire. Mais un rire intellectuel, détaché.

— Il ne me semblait pas nécessaire aujourd'hui... (il s'interrompt). La gérontologie. C'est la science qui a le plus avancé ces dernières années, le saviez-vous ? Et c'est grâce à votre travail. Tout ce que vous avez donné à la Compagnie. Nous vieillissons, vous et moi, jusqu'à... la limite. Cette limite est atteinte lorsque le corps cesse de produire des données, quand il cesse d'émettre des informations. Or B.B. n'arrête jamais de fournir des données. B.B. ne cessera peut-être jamais de produire des données, contrairement à d'autres spécimens. B.B. est un extraordinaire opportunité pour l'humanité, comme de découvrir le mouvement perpétuel, une machine à stimuli, rien de plus.

— Bébé n'est pas une machine.

Anton se tourna vers Maarik. La voir se relever ainsi lui insuffla de la force.

— Bébé n'est pas une machine, continua Maarik. Bébé est un être humain.

Le Premier délégué dirigea son regard vers Maarik pour accuser réception. Il ne prit pas la peine de se tourner vers elle pour lui répondre.

— Il est aussi quelque chose d'autre. Ce que nous avons réalisé ensemble, ici, avec vous... Et nous avons besoins de temps, encore beaucoup de temps. Songez-y : un jour, le vieillissement ne sera qu'une maladie banale. Cela grâce à vous et à B.B. La santé de B.B. nous importe, autant que la

XXVIII

vôtre. Tant que vous restez nos employés. Nous vous avons engagés pour cela. Et nous comprenons.

Anton parvint enfin à formuler quelque chose parce que le "tant que vous restez nos employés", il le perçut comme une menace. Cet accord de confidentialité signé vingt ans plus tôt. « Qu'est-ce que vous avez réussi à comprendre, vraiment ? ». Lui, il avait compris que la Compagnie protégeait Bébé comme une banque protège son investissement. Avec le même attachement, avec le même détachement.

— Nous comprenons votre dévouement pour B.B. J'ai ici à votre disposition les rapports de mes prédécesseurs, et ceux des vôtres. Il n'est fait aucune mention d'un changement dans le métabolisme de B.B. avant, pendant, et après les rotations. Autrement dit, les changements de Paires ne l'affectent pas comme vous le redoutez. Vos successeurs prendront soin de B.B. autant que vous l'avez fait. Ce que nous savons également c'est que cette créature a une conscience et une mémoire limitées. Alors, à votre avis, combien de fois elle vous a déjà oublié, en vingt-ans ?

— Est-ce qu'on pourra le revoir ? Est-ce qu'on pourra revoir Bébé ?

Non Maarik, se dit Anton, pas comme ça...

Le Premier Délégué se tourna vers Maarik en souriant. Un sourire poli. Intellectuel. Détaché.

— Comme je vous l'ai dit... (il poussa vers eux les deux boîtes noires en velours) vous avez toutes les raisons d'être fiers.

Il les ouvrit. Sous les néons deux étoiles brillaient dans leur direction. La Compagnie les avait élevés à un rang supérieur.

*

La côte de Suomenlinna avait disparu dans la brume de la Mer Baltique. Dans une demi-heure, il foulerait le sol du continent, et peut-être ce poids se ferait plus léger. Anton passa la main sur son cœur et sentit les trois étoiles. Plus aucune importance. Il n'avait pas l'intention de vivre plus de son temps de vie à la Compagnie. Un poste l'attendait déjà au zoo de Saint-Petersbourg. Il avait gagné tellement d'argent en vingt ans qu'il pouvait s'arrêter de travailler.

Autant mourir.

Non.

XXIX

Il s'inquiétait pour Maarik. Elle avait décidé de rentrer chez ses parents. Elle leur avait fait construire une résidence confortable à quelques kilomètres de Tampere, au milieu des lacs et de la forêt boréale, en Finlande. L'image de Bébé risquait de la hanter encore longtemps, comme elle le hantait en ce moment même. Bébé éternellement neuf, avec sa peau tendre, rose-rouge, comme sorti de la matrice six mois auparavant. Et lui, Maarik, jeunes, enthousiastes, détachés, prenant la première fois ce petit corps dans leurs bras. Et la dernière fois. Leurs mains, leurs bras, leurs corps vieillies, un peu, et la peau de Bébé, invariablement fraîche, tendre, rose. Et ses expressions, ses yeux bleu-vert, ses mimiques et son sourire quand il reconnaissait un son, ses piailllements et miaulements, ses colères quand il voulait quelque chose qu'on ne comprenait pas, Maarik qui lui parlait si souvent, leur espérance de le voir changer, se ressaisir, marcher, un jour qui n'est jamais venu. « Revoir Bébé » elle avait demandé. Le Premier Délégué avait mesuré leur attachement à Bébé, c'en était alors fini de leur plaidoirie. Quelle plaidoirie ? C'était fini. Il n'avait jamais été question de le revoir. Il s'agissait désormais d'oublier son existence, de n'en parler à personne. C'est mieux comme cela. Il partit la rejoindre en cabine tandis que la sirène annonçait la proximité de la terre émergée.

Ils sortirent ensemble de l'embarcadère avec des bagages réduits au minimum. Le reste de leurs effets leur seraient expédiés les jours suivants après examen et stérilisation. La Compagnie avait aussi affrété des véhicules pour les emmener vers la destination de leur choix. Quelques heures de route pour Maarik, et un trajet court jusqu'à l'aéroport d'Helsinki pour Anton. Il demanda à son chauffeur d'attendre un moment. Il avait encore quelque chose à lui dire. Il la regarda dans les yeux. Il vit le visage de Bébé. Il ne dit finalement rien, et la pris dans ses bras. La sirène d'un ferry brisa le moment. Il la regarda monter dans la voiture et attendit encore de la voir s'éloigner dans le trafic. La pluie et la nuit emportèrent aussi ses larmes.

*

Quand il put tourner enfin le dos à la vitre, le Premier Délégué se permit de lâcher un soupir bruyant. Les caméras avaient cessé d'enregistrer en attendant l'arrivée de la prochaine Paire. Il regretta de ne pouvoir allumer une cigarette. L'atmosphère purifiée du laboratoire n'y survivrait pas. Il ne fallait pas perturber la machine biologique. Car B.B. était une machine. B.B.

était une machine. B.B. était une machine. Il se répéta cela comme un mantra parce que c'est l'idée qu'il devait défendre, encore une dernière fois. Pour cette nouvelle rotation dont il ne verrait pas la fin, les recruteurs de la Compagnie avaient choisi un dermatologue et une généticienne comme nouvelle paire. Ce serait sa dernière rotation. Il aurait été plus facile de disséquer B.B., ils auraient économisé des milliards. Mais une procédure non-éthique et inutile : ils avaient prélevé assez d'échantillons, juste assez pour ne rien comprendre. B.B. était unique pour l'instant. Et l'éthique, la Compagnie en faisait ce qu'elle voulait. Ce ne fut pas difficile de le soustraire à ses parents biologiques et d'effacer son identité, son existence même. Pour le protéger du reste du monde. Ils avaient dit « pour ne pas en faire un phénomène de foire ». Parce que B.B. était plus qu'un mystère, c'était une source de profit. Encore quelque mois, de l'argent, un lobbying intensif, et bientôt le Sénat autoriserait le clonage humain, y compris pour les êtres qui n'existaient pas légalement comme B.B. Dans les couloirs de la Compagnie on parlait déjà de B.B.-01 et B.B.-02. A la perspective de gagner des années de recherche correspondait celle de multiplier les profits.

Il rit. Cette fois ouvertement. Les profits !

En cent ans, la Compagnie n'avait réussi qu'à synthétiser une molécule qu'elle avait revendue à prix d'or à l'industrie cosmétologique. Un sérum anti-âge. « Gardez une peau de bébé toute votre vie » disait la publicité. « Une peau de Bébé... » Peu ou prou la peau de « B.B. ». La « Bizarrerie Biologique ». Un laborantin avait lancé cet acronyme, B.B., sous forme d'une plaisanterie au tout début de l'expérience. C'était resté, comme une légende. Chaque Paire de scientifiques-parents, à chaque rotation, se laissait prendre. B.B. devenait leur Bébé. Leur enfant. Vingt ans. Le cycle était trop long. Il poussait à l'attachement. Mais ça correspondait au cycle métabolique de B.B. Ils ne l'avaient pas décidé, ils l'avaient mesuré. Et depuis Maarik, ils avaient découvert qu'il était doté d'une mémoire, de sentiments. Le travail d'Anton, le primatologue, avait payé aussi. Le sens olfactif de B.B. était dix fois plus développé qu'un enfant de son âge ou qu'un jeune chimpanzé. En habituant B.B. aux odeurs des nouvelles Paires, les rotations se faisaient moins douloureuses.

Mais chaque séparation restait un déchirement. Chaque rotation donnait lieu à un drame insupportable en dépit duquel Bébé survivait. Tous ses signaux vitaux passaient au rouge, comme s'il allait mourir. Des pleurs, des cris, des nuits d'insomnie, un amaigrissement sévère et puis d'un coup plus rien. Retour à la normale. Pour les paires c'était différent. Maarik, la

pédopsychiatre, devra être placée sous surveillance. Le risque n'était pas qu'elle livre le secret de l'existence de B.B. Le risque, c'était qu'elle se tue.

Ce ne serait pas une première fois.

Tant qu'ils restaient les employés de la Compagnie, la Compagnie surveillerait leur santé comme elle n'avait jamais cessé de le faire ces vingt dernières années. Et personne ne cessait jamais d'être l'employé de Compagnie.

Le Premier Délégué aperçut à travers les cloisons vitrés la nouvelle paire qui s'approchait, accompagnée d'un laborantin. Ce n'était plus qu'une affaire de quelques minutes. Après ce dernier entretien, il retournerait au siège de la Compagnie, à Madrid. Il préférait mille fois le climat méditerranéen au glaciais nordique finnois.

Elle entra la première. Sa fiche disait qu'elle avait vingt-huit ans. Lui était légèrement plus jeune, recruté dans une section technico-commerciale de la Compagnie. Les actionnaires avaient décidé d'accélérer la recherche, pour rentabiliser B.B. le plus vite possible. Cela ne pouvait pas durer éternellement. B.B. était un être vivant et il finirait un jour.

Il les salua d'une poignée de mains et leur fit signe de s'asseoir. Leurs yeux brillaient de passion. Il commença : « Jeune gens, vous avez été choisis parmi les meilleurs pour vivre une expérience unique. Au nom de la Compagnie, je vous adresse mes sincères félicitations. »

© Rachid Ouadah 2018



Né en 1974 à Alger, Rachid Ouadah est journaliste indépendant. On peut lire ses articles dans le journal satirique Zélium et sur motionXmedia.com, revue consacré à la culture de l'image. « Ce qui m'a attiré dans la science-fiction c'est la porte ouverte aux futurs possibles. C'est la seule culture qui m'a parlé quand je suis arrivé en France à l'âge de six ans, en étant non francophone, à travers le cinéma. Puis je suis venu à la littérature notamment par

la lecture de la Grande Anthologie de La Science-Fiction de Iokadimis, Klein et Goimard, qui a forgé l'essentiel de ma culture SF. »